

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique.

ON S'ABONNE :

A Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST-VINCENT.

A Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

CONDITIONS D'ABONNEMENT. (Payable d'avance.) Abonnement au Journal (semi-hebdomadaire) pendant un an, en avance, 5 \$.

Notices Biographiques des Contemporains Illustres.

M. O'CONNELL.

La première élection d'O'Connell est, sans contredit, une des tentatives les plus audacieuses de ce pouvoir. La loi, en imposant à tout catholique l'obligation de prêter le serment de suprématie protestante pour entrer au parlement, était par le fait même une véritable loi d'exclusion.

réclamer son siège de député de Clare, en invoquant le bénéfice d'une loi votée après son élection. C'est le 15 mai 1829 qu'il fit pour la première fois son apparition au parlement; l'Angleterre avait déjà vu l'agitateur en 1825, lorsqu'il vint à la tête d'une députation chargée d'exposer les griefs du peuple irlandais.

Réélu une seconde fois, et sans que personne se présentât pour concourir avec lui, O'Connell vint enfin prendre possession de son siège dans les premiers jours de mars 1830. Il n'est pas possible de le suivre ici dans tous les détails de sa carrière politique.

Wellington fut de nouveau forcé de quitter le pouvoir, et le cabinet Melbourne fut fondé. Quelques réformes partielles opérées en Irlande attachèrent d'abord O'Connell à ce cabinet. C'est vers cette époque, en 1836, que, dans sa tournée triomphale à travers l'Ecosse, tout en prêchant la réforme de la chambre des lords, l'abolition de l'hérédité, et en prodiguant au peuple d'Edimbourg sa fameuse comparaison de l'homme "qui prétend savoir faire des souliers, par l'unique raison que son grand-père s'en tirait assez bien dans son temps."

Les qualités oratoires d'O'Connell consistent bien moins dans le développement extraordinaire de telle ou telle faculté que dans l'assemblage de plusieurs facultés hétérogènes. Il est tout ce qu'il veut être: parfois logicien à la manière des scolastiques et jusqu'à un point où le pédantisme parfois ricté disert, idyllique et fleuri; parfois inspiré et pathétique jusqu'aux larmes, parfois moqueur accéré impitoyable, parfois simple et naïf en vrai bonhomme; mais plus souvent agitateur de son métier, comme il dit, tribun du peuple, et tribun irlandais, c'est-à-dire combinant la vigueur et la bouffissure, la finesse et la vulgarité dans des proportions colossales, et par cela même sans rival en Europe dans l'art de remuer à son gré une multitude.

leur d'être boiteux, qui l'attaque et prétend que son langage est sévère, mais juste, il répliquera: "Où, juste comme vos jambes;" celui-là il l'appellera: La baleine terrestre, l'homme-moquette, la plus grande masse que l'on puisse montrer gratis." En réponse aux attaques de M. Jackson, le plus impitoyable ennemi de l'Irlande, O'Connell se lève et s'écrie: "Dans la poitrine de tout homme, le cœur, enrichi d'un sang généreux, tient à des muscles que la symphonie dilate; dans la poitrine de celui-là, (en montrant Jackson de la main gauche) si vous l'ouvriez à l'instant, savez-vous ce que vous trouveriez? au lieu de cœur et de sang, de petits vaisseaux pleins d'une humeur acre et noire; au lieu de muscles, des courroies de cuir moisi qui lui haine rosser contre les poutres, et qui lui arrachent ces cris de bête feroce dont il nous a déchiré les oreilles..."

Je n'en finirais pas si je voulais tout citer; j'aiderai seulement qu'il ne faudrait pas juger l'orateur sur ce simple échantillon. Bien souvent dans ces rapides improvisations où il a tout un peuple pour auditoire, O'Connell, laissant de côté le sarcasme et l'injure, s'anime, s'exalte, se pénètre de la grandeur de la dignité de sa mission, et alors sa parole se déroule pure, ardente, imagée, grandiose, et s'élève jusqu'à la plus haute poésie: ainsi, après sa seconde élection à Clare, il termine une allocution qui s'adressait à quarante mille hommes, par ces mots: "En présence de mon Dieu, et avec le sentiment le plus profond de la responsabilité qu'entraînent les devoirs solennels et redoutables que vous m'avez deux fois imposés, Irlandais, je les accepte! et je jure l'assurance de les remplir, non dans ma force, mais dans la vôtre. Les hommes de Clare savent que la seule base de la liberté est la religion. Ils ont triomphé parce que la voix qui s'élevait pour la patrie avait d'abord exhalé sa prière au Seigneur. Maintenant des chants de liberté se font entendre dans nos vertes campagnes, ces sons parcourant les collines, ils ont rempli les vallées, ils murmurent dans les ondes de nos fleuves, et nos torrents avec leur voix de tonnerre ont aux échos de nos montagnes; l'Irlande est libre!"

(1) On sait que chaque année le peuple irlandais offre à O'Connell un tribut volontaire très considérable; en 1835 cette somme s'élevait à 514,000 francs, et plus d'un voyageur raconte que, donnant quelques pièces à un pauvre d'Irlande, il lui en a vu mettre deux à part en disant: "Ceci est pour la rente d'O'Connell." Cette rente a pour but d'indemniser l'agitateur de l'abandon qu'il a fait de sa profession d'avocat, et en même temps de subvenir aux frais nombreux que nécessitent ses fréquents voyages, ses relations multiples et sa haute position politique. Du reste la publicité absolue qui accompagne la perception de cette rente atténue ce qu'elle peut offrir d'étrange pour nos mœurs.

cordes, etc., etc. Pour les whigs, c'est un homme dangereux et vénaux, qu'il faut s'efforcer d'acheter; pour les radicaux, c'est un ami peu sûr dont on doit se défier; pour la plupart des radicaux français, O'Connell est un esprit étroit et sans portée, servi par de magnifiques organes, une tête imbu des vieux préjugés de son siècle, une sorte de Circé, moitié avocat et moitié prêtre, la pire espèce d'allié et d'association; pour les Irlandais, O'Connell est plus qu'un homme; c'est presque un dieu.

Toutes ces appréciations si différentes ne concourent et s'expliquent par la mobilité même d'O'Connell, mobilité dont il faut chercher la cause et la justification dans cette position mixte où il s'est placé, entre la légalité et l'insurrection. "O'Connell, comme l'a très bien dit M. de Beaumont n'est ni un homme de pure opposition parlementaire, ni un homme de révolution; il est l'un et l'autre, tout à la fois et selon les cas; tout pour lui consiste à obéir et à résister avec discernement." O'Connell n'est point un philosophe humanitaire, parce qu'il est avant tout l'homme de son pays, et que l'Irlande a trop à faire de ses propres maux pour songer à dispenser sympathiquement sur les maux des peuples étrangers; O'Connell est égoïste, d'abord parce qu'il est irlandais, et ensuite parce qu'il parle à des Irlandais et pour des Irlandais; O'Connell n'a point insurgé son pays; et, bien qu'il le puisse faire d'un geste, il ne le fera pas; parce qu'il ne croit point encore l'Angleterre assez divisée, ni l'Irlande assez forte pour risquer l'initiative. Songez à toutes les tentatives antérieures: on Dieu a laissé couler en vains le sang de l'opprimé, songez à cette effroyable responsabilité qui pèse sur la tête d'un seul homme, voyez cet homme qui sent que les temps approchent, mais qui recule devant le sacrifice de toute une génération, qui espère mourir avant l'heure du combat, et qui, cependant, comprend les secrets angeosses d'O'Connell!

Maintenant, O'Connell mort, que devient l'Irlande? Le lecteur s'en est rendu compte par ce qui précède, que le statu quo, si longtemps qu'il puisse se prolonger, n'entraîne de toutes les conditions de vie. L'Irlande sera-t-elle éternellement dans une telle situation? Pour, de ce qui est, tirer une telle conclusion, il faudrait douter de la Providence et de la marche ascendante de l'esprit humain. L'Irlande se séparerait-elle de l'Angleterre? On a vu qu'elle ne pourrait avoir lieu aujourd'hui que par l'anéantissement de l'une ou de l'autre; reste une dernière et meilleure solution du problème: si O'Connell n'a pas donné le bonheur et la vie sociale à l'Irlande, lui a-t-elle donné du moins le sentiment de la force dans l'union, et quelles que puissent être les alternatives de la lutte à venir, ce sentiment ne pourra pas; mais O'Connell a fait plus encore, il a porté à travers l'Angleterre ce que j'appellerai volontiers la contagion de l'Irlande. L'aristocratie anglaise sera punie par elle-même, elle a en elle deux poids et deux mesures, elle a gouverné l'Angleterre avec un bon esprit, bien que ce ne fût encore que l'opprobre de l'égoïsme, mais elle a fait passer toute l'Irlande sous le même niveau de misère, et par là elle a créé à ses côtés la plus énergique et la

FEUILLETON DE LA REVUE CANADIENNE.

DU REPAS CHEZ LES MODERNES.

Un jour que sir Charles Sedley dînait en société à la taverne, un de ses amis s'étant aperçu qu'il avait une cravate de dentelle, fit un toast et jeta en même temps sa cravate au feu. Sedley et les autres convives l'imitèrent. Sir Charles appuya sa tête avec le plus grand sang-froid, et dit que la plaisanterie était très bonne, mais il jura tout bas de prendre sa revanche. Deux jours après, les mêmes personnes étaient réunies, Sedley, après avoir porté un toast à la santé d'une dame, appela le garçon de la taverne, et lui dit de faire entrer un dentiste qui lui avait mandé exprès. Il se fit arracher une dent gâtée qui lui faisait souffrir depuis longtemps, et la jeta au feu. Aussitôt, et malgré toute leur répugnance, il fallut que chacun des convives se fit arracher une dent.

qui fait que les Russes se mettent souvent à table dans l'état où quelques autres peuples ont coutume d'en sortir.

Il n'est point étonnant de rencontrer à la table des grands seigneurs russes, des gens de ces conditions les plus diverses; seulement les hôtes les plus illustres se trouvent placés auprès du maître de la maison, les plus intimes à l'extrémité inférieure de la table. Les plats sont d'abord présentés aux premiers, et passent successivement aux autres convives, qui les voient souvent arriver vides.

On a souvent parlé du luxe des anciens Moscovites. Il est certain que les nobles de Moscou tenaient à honneur d'entretenir à leur table une foule nombreuse de parasites; mais, ce qui est moins généralement connu, c'est leur excessive malpropreté. "Un étranger dînait à la table du prince le plus magnifique et le plus recherché, dit l'Anglais Clarke dans la relation du voyage qu'il fit en Russie; vers l'année 1812, espère en vain voir changer son couteau et sa fourchette; s'il le rend, on les lui rapporte sans avoir été lavés; jette-t-il les yeux derrière lui, il verra le domestique cracher dans l'assiette qu'il a pour servir, et l'essuyer avec une serviette sale pour enlever la poussière; s'il regarde son voisin, il le voit se nettoyer les dents avec sa fourchette et la plonger ensuite dans le plat qui doit être présenté à tous les convives. Tout le monde sait que Potemkin avait l'habitude de retirer la vermine de sa tête et de l'écraser à table, sur le fond de son assiette: les belles princesses de Moscou ne se faisaient pas de scrupule d'imiter son exemple." Les Chinois ont de singulières coutumes; il ne faut pas s'en étonner. Lorsqu'ils veulent inviter quelques personnes à dîner, ils leur envoient trois billets: le premier, deux jours avant le repas; le second, le matin du jour même, pour faire souvenir les convives de leur engagement;

et le troisième, à l'heure du repas, pour témoigner l'impatience de les voir arriver. Dès qu'on l'en annonce, ils courent le recevoir à la porte de leur maison, leur font un long discours pour exprimer leur joie, reçoivent leurs compliments et les introduisent avec beaucoup de cérémonie dans la salle de compagnie; bientôt ils passent dans la salle du festin, et l'on apporte devant chaque personne une petite table sur laquelle on dépose les plats; les mets chauds se servent dans des vases de porcelaine, les mets froids sur des plateaux de laque vernissée; souvent, après ces préambules, l'amphytrion disparaît pour laisser à ses hôtes plus de liberté. On sait que les Chinois se servent, en guise de couteaux et de fourchettes, de petites baguettes d'ivoire ou d'ébène, qu'ils manient avec beaucoup de dextérité.

Après ce qui précède, il nous reste bien peu de chose à dire sur les usages observés par les différents peuples du monde dans leurs repas; les peuples dont nous n'avons point parlé se rapprochant d'une manière presque identique de ceux dont nous nous sommes occupés. Cependant nous ne terminerons point ce chapitre sans relater certaines coutumes bizarres que nous trouvons dans les récits des voyageurs. Le roi d'Abyssinie, dit-on, ne touche jamais aux plats et délaigne de se servir lui-même; ce sont ses pages qui découpent les viandes devant lui et lui en portent les morceaux à la bouche. Par un même esprit de grandeur, le grand kan de Tartarie ne se fait servir que par des esclaves vêtus, de peur que leur haleine ne souille les mets qu'on lui apporte. L'orgueil du roi d'Ardra, en Guinée, va encore plus loin; il oblige tous ses sujets à se prosterner devant les aliments qui lui sont préparés, et défend, sous peine de mort de le regarder boire ou manger; ses officiers le servent en lui tournant le dos. Ajoutons enfin que, chez les

Omaguas, de jeunes esclaves, avant de servir le dîner, présentent une seringue aux convives, qui se la passent galement.

Après avoir parlé des coutumes observées par les différents peuples dans leurs repas, il est logique, je pense de dire un mot de leurs mœurs. Si, comme on l'essure, il ne faut point disputer des goûts, c'est bien certainement dans cette circonstance. En général, chaque animal a une nourriture propre; l'homme, au contraire, sans être moins un animal pour cela, peut manger de tout; sa constitution même lui donne ce précieux privilège.

En effet, les carnivores, comme chacun sait, n'ont que des dents incisives et canines; les herbivores n'ont que des molaires; l'homme a huit incisives, vingt molaires et deux canines; nous parlons, ce qui est rare, à la vérité, de l'homme qui a toutes ses dents. Chez les carnivores, les organes extérieurs sont remplis de force, les organes intérieurs sont faibles; ils n'ont qu'un estomac, tandis que les ruminants en ont deux ou trois. On a trouvé quelques hommes qui ruminait; mais, il faut l'avouer, c'étaient des phénomènes extraordinaires. Dans les bœufs, les intestins ont cent quarante-huit pieds de longs. Le tube digestif de la panthère n'a que cinq pieds, celui du requin dix à douze pouces au plus. Les intestins de l'homme font six fois la longueur de son corps. Ainsi, de par ses intestins, son estomac et ses dents, l'homme est bien un herbivore; cela soit dit sans l'offenser; il est donc permis parfois de l'envoyer paître. Ne nous étonnons donc point de le voir composer sa nourriture d'éléments si divers. En théorie générale, il ne faut s'étonner de rien. Les Égyptiens ont tué long-temps les éléphants pour en faire leur nourriture; ils en consommèrent une si grande quantité, que Ptolé-

mée-Philadelphe fit une loi fort sévère qui ordonnait de respecter la vie de ces animaux.

Les Romains considérent comme un morceau friand les rats d'eau, et certains vers blancs, courts et épais, que l'on trouve dans les vieux bois; ils en prenaient soin de les engraisser et les servaient dans leurs meilleurs repas. Ils faisaient également grand cas de la chair de jeunes chiens rôtis; ce mets était de rigueur dans les festins solennels qu'ils faisaient le jour de la célébration de leurs pontifices. Martial vantait la chair des écureuils comme un mets des plus délicieux. Mécène ne manquait jamais de se faire servir de l'anon mariné quand il traitait ses amis. Mais le mets favori des Romains était l'escargot; ils engraisaient cet animal dans des enclos et le payaient des prix exorbitants. Tout singuliers que peuvent paraître ces mets, quelques-uns d'entre eux sont encore en usage aujourd'hui; les Perses mangent de la trompe et du pied d'éléphant, préparés avec une très grande recherche. Les Canadiens ont une prédilection particulière pour le chien rôti qu'ils assaisonnent de sulf et de vieux oing; dans notre pays même, les habitants de l'Auvergne ont l'habitude d'écureuils frités, et ils partagent ce goût avec les Lapons et les habitants du Valais.

Certains peuples ont encore des goûts plus bizarres; ainsi les Orientaux font un très grand cas des chauves-souris. Un auteur assure que leur chair est plus agréable que celle de nos volailles domestiques; les Tartares boivent du sang mêlé de lait; les Kalmoûks mangent leurs chiens; et les Chinois mangent les chats. À l'est du Gange, les naturels mangent des rats, des souris, des serpents; ils ne se nourrissent de poisson que lorsqu'il est pourri et réduit en pâte; ils l'emploient comme de la bouillie. En Afrique, on fait frire les autruches et les rhinocéros, des lions, des panthères et des singes; au Sénégal et dans la haute Égypte, on